

Débat sur le despotisme de « la technique »

L'association Technologos, qui réfléchit et débat sur « le rôle déterminant de la technique dans nos sociétés », nous invite à plancher lors de ses rencontres sur « La technique dans la montée de l'autoritarisme » le vendredi 20 septembre à 10h30 à Paris.

Nous avons maintes fois répété que nous n'avions pas, quant à nous, de querelle avec « la technique » (*tekhné*, « l'art », « le savoir-faire »), mais avec la *technologie*. Non pas « l'étude des techniques » (au sens premier du terme), mais la technologie au sens moderne, produit de la science et du capital, avec l'essor vertical du machinisme industriel (Bigelow, 1829).

Que celui-ci, avec son organisation totale et implacable, soit *intrinsèquement autoritaire*, nul ne l'a mieux montré, ni en si peu de mots, que Friedrich Engels, dans son article *De l'autorité* (octobre 1872), exhumé par nos soins en 2015 (« Ludd contre Lénine », in *De la technocratie*). L'extension de l'organisation scientifique du travail (OST. Taylor, Stakhanov) à l'ensemble de la société elle-même, au moyen de la machinerie cybernétique, tel qu'on l'a vu depuis un quart de siècle (rets électroniques, *smartphones*, mégadonnées, QR codes, etc.), ne peut donc qu'entraîner l'extension et l'intensification de l'autoritarisme à l'ensemble de la société. Une mutation que nous désignons comme l'avènement d'une société-machine, voire du *règne machinal*¹.

Comme le dit Engels, vous qui entrez ici, oubliez toute autonomie. La société-machine peut être « pilotée » par une technocratie « de gauche », ou par une technocratie « de droite » (elles-mêmes pilotées par les algorithmes et « l'intelligence artificielle ») ; mais on y cherchera en vain une quelconque « dialectique ». La société-machine est *intrinsèquement hétéronome* – et autoritaire – ou plutôt, totalitaire.

Notre propos, lors de ces rencontres, portera sur « La technocratie, classe puissante à l'ère technologique ». En prélude à des échanges qui seront forcément trop courts, voici notre préface sur le sujet. Nous remettons également en circulation l'article extra-lucide de Friedrich Engels dont, ni lui, ni les héritiers du « socialisme scientifique », n'ont à ce jour tiré autre chose qu'une justification cynique de l'ordre industriel, de leur domination dans cet ordre, et de leurs pulsions autoritaires.

Pièces et main d'œuvre
Grenopolis, 7 septembre 2024

Rencontres Technologos, les 20 et 21 septembre 2024, au Centre International de Culture Populaire, 21 ter rue Voltaire, 75011 Paris

.../...

¹ Cf. Pièces et main d'œuvre, *Le règne machinal. La crise sanitaire et au-delà*, Service compris, 2021

De la technocratie

La classe puissante à l'ère technologique

Avant-propos

Nous réunissons ici en volume une suite de textes publiés en ligne et en pièces détachées sur le site de Pièces et main d'œuvre et en fascicules imprimés, entre janvier 2015 et mars 2017. Nous souhaitons les mettre ainsi à la disposition d'un autre public que celui des universitaires émérites ou en activité, et des jeunes diplômés ou doctorants – quelques fois déserteurs - qui nous font l'honneur d'y puiser des idées, des raisonnements, des références. De même que nous remercions de tout cœur les auteurs cités, dont on trouvera la copieuse bibliographie en fin d'ouvrage.

Aux alentours des années 2000, la critique écologiste la plus conséquente – donc anti-industrielle – a élu les briseurs de machines luddites parmi ses sources d'inspiration les plus sûres². Après avoir mis en ligne en décembre 2010, *Une Armée de justiciers*, le merveilleux chapitre consacré à la révolte des ouvriers luddites par l'historien E.P. Thomson, dans sa *Formation de la classe ouvrière anglaise*³, nous nous sommes concentrés sur *les ennemis des luddites*. Les partisans et défenseurs de la Machine. Inutile de souligner que nous devons – nous, luddites, écologistes, anti-industriels, naturiens, etc. – connaître notre ennemi comme nous-mêmes, afin de le combattre, à défaut de le vaincre.

Divers noms ont été mis à l'essai depuis 200 ans pour définir et désigner cette classe ennemie ; bureaucratie, *intelligentsia*, « capitalistes du savoir », « professionnels », spécialistes, experts, directeurs, *managers*, organisateurs, « bourgeois salariés », « bourgeois/petits-bourgeois intellectuels », ITC (ingénieurs, techniciens, cadres), « technostructure », « couches » ou « classes moyennes », etc.

Le plus juste, le seul juste, et le plus simple, était évidemment celui de « **Technocratie** », forgé en 1919 par l'ingénieur californien William Henry Smyth, lui-même membre conscient et partisan de la technocratie ainsi définie par le dictionnaire :

« Substantif féminin, souvent péjoratif. Système (politique, social, économique), dans lequel les avis des conseillers techniques (dirigeants, professionnels de l'administration) déterminent les décisions en privilégiant les données techniques par rapport aux facteurs humains et sociaux ; par métonymie, le groupe social participant à ce système.

Étymologie et historique. 1934 (Larousse. Mens.t.9, p.326). Composé des éléments formant techno.- (de technique) et – cratie – « Je suis le maître », probablement par l'intermédiaire de l'anglo-américain *technocracy* (1919. W.H. Smyth in *Industrial Management* dans NED supplé.) » (*Trésor de la Langue Française*. Tome 15. 1992)

Loin de se réduire à une caste de ronds-de-cuir acharnés à réglementer la fabrication de nos fromages, la technocratie se définit comme la classe dirigeante - et consciente d'elle-même ; *la classe de la puissance* et de la volonté de puissance, dans les sociétés technologiques avancées. Puissance et volonté de puissance se définissant comme la capacité et la volonté d'agir sur le monde et sur l'humain, et de les transformer concomitamment afin d'accroître sans cesse cette

² Cf. David Noble, *Le progrès sans le peuple*, Agone, 2016 ; *Les Amis de Ludd*, La Lenteur, 2008

³ E.P. Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Le Seuil, 1988

puissance. A l'échelle historique, la rationalité de la puissance l'emporte sur toutes les autres, mobilisant à chaque époque les moyens de la puissance propres à cette époque.

En un mot, la technocratie est la classe du savoir, de l'avoir et du pouvoir, tout à la fois produit et productrice de la révolution industrielle, afin de révolutionner constamment les produits, services et moyens de la puissance.

Détentrices de l'expertise, de l'efficacité et de la rationalité maximale, elle est ainsi l'aspect dominant du bloc fusionnel qu'elle forme avec l'Etat et la « finance » par d'innombrables alliages de famille, de culture, d'activités et d'individus interchangeables ou polyvalents ; ces individus circulant sans cesse du « public » au « privé », du civil au militaire, de la recherche à l'entreprise, quand ils n'endossent pas, simultanément, plusieurs aspects de la domination technocratique.

L'enquête ayant saisi que la volonté de (toute-) puissance et la quête des moyens de la (toute-) puissance, motorisaient l'histoire des sociétés humaines depuis leur émergence, elle peut désormais en retracer le cours général. Que les conquérants de la puissance obéissent à la nécessité matérielle, autonome, de produire pour se produire ; acquérant puissance et volonté de puissance dans cet humble processus immanent ; et transformant ainsi leur corps et le monde qui le prolonge (la nature, « le corps non-organique »), en machines et moyens de leurs fins sans fin. – Ou - que ces conquérants obéissant à un modèle mimétique imaginaire (Dieu), et reçu de l'extérieur (hétéronome), poursuivent au fil des temps le projet grandiose et transcendant d'égaliser l'omniscience et l'omnipotence divines. De s'auto-diviniser. Quitte à s'aliéner dans cette insatiable et furieuse volonté de (toute-) puissance.

Science + puissance = *puissance*. Si la conquête scientifique est en dernière instance celle des moyens de la puissance ; la technologie, entendue ici comme application de la science, résulte de ses noces avec le capital, à l'époque de la révolution industrielle (Bigelow, 1829). La puissance du capital et de l'Etat ne peut s'accroître sans accroître constamment les moyens de la puissance technologique. Les « transferts de technologie » sont des transferts de puissance. À l'ère technologique, tout pouvoir doit se faire technocratique ou périr face à ses ennemis et rivaux. L'Etat, l'armée, l'entreprise sont technocratiques. Le capital, privé ou public, est technocratique. Une coopérative nucléaire ou un communisme cybernétique n'en seraient que davantage technocratiques, achevant la mobilisation des machins humains au sein et au service de cette Machinerie générale qui broie et dévore les milieux, les espèces, les peuples, les classes, les individus – les « ressources » et « matières premières » - dont elle s'alimente.

Suivant les idées reçues de Marx et d'Ellul, et pieusement répétées par leurs disciples, les systèmes capitaliste et technicien seraient tous deux des *systèmes automates*. Autonomes, c'est-à-dire, ne recevant leur loi (*nomos*), que d'eux-mêmes. Des « processus sans sujet », uniquement mus par la « force des choses » et sans autre but que leur « auto-accroissement » perpétuel (toujours plus de capital, toujours plus concentré ; toujours plus de technologie, toujours plus expansive). Bref des moyens sans maître et sans autre fin que leur auto-reproduction en perpétuel emballement. (Songez à la prolifération des balais dans *L'apprenti sorcier*)

Quant aux capitalistes et aux techniciens, ils ne seraient que les « fonctionnaires » asservis du capital ou de la technique, des instruments impersonnels et interchangeables, non moins soumis à leurs lois que les exécutants de base, et donc irresponsables de leur expansion universelle. Or ces idées qui prennent l'apparence pour la réalité succombent à l'examen. Les capitalistes ne sont pas réductibles aux « fonctionnaires du Capital », ni à des financiers fous ou à des accapareurs pathologiques. Le profit capitaliste est *d'abord* un moyen d'acquérir des moyens, une accumulation de moyens sous forme de signes d'équivalence (devises ou titres

de valeurs), en vue d'un but ; au service de la volonté de puissance ; pouvoir, prestige, jouissance, longévité ; *et même en vue de la toute-puissance* ; création et immortalité.

Les capitalistes sont d'abord des *passionnés de puissance* qui accumulent les *moyens de la puissance* dans la société de leur temps : les vaches, la terre, les armes, l'argent, les machines. Que ces moyens changent, ils changent de moyens. De *mékhané* comme disent les Grecs qui confondent moyen/machine sous un même nom. Ainsi la recherche du gain financier et de la plus-value pourrait disparaître sous le capitalisme technocratique, en tant que moteur de l'accumulation, au profit de celle des *moyens* directs de la puissance tels que les poursuivent les promoteurs du transhumanisme.

La Machinerie générale qui détruit le monde et ses habitants depuis 200 ans n'est pas plus « automate » qu'« autonome ». Il n'y a pas de « force des choses », sauf à sombrer dans la pensée magique et l'anthropomorphisme (les objets se « cachent », ils ont de la « malice », etc.), et à s'imaginer que les jouets s'éveillent la nuit pour vivre leur vie secrète. Il faut distinguer entre la logique intrinsèque et virtuelle de « l'art de faire », du « savoir-faire » - la *tekhné* – la *mékhaniké teckhné* par exemple, l'art de faire une machine, et son actuel développement par *certaines hommes*.

La logique virtuelle « des choses », leur rationalité, présente bien *l'aspect* automate du système technicien, du capitalisme technologique (et de leur emballement conjoint), mais cette logique virtuelle, cet automatisme latent, ne peut rien par lui-même tant qu'il n'est pas actualisé et activé par des hommes qui « ont les moyens », qui « veulent des moyens », qui « se donnent les moyens », etc. Et ils le font, au niveau platement empirique et historique, *contre* la volonté d'autres hommes, et *contre* d'autres rationalités, d'autres « logiques des choses », qui perdent en général. C'est qu'il y a réciprocité entre la tyrannie de l'efficacité et l'efficacité de la tyrannie.

Si les champions du « socialisme scientifique » et les anticapitalistes de toutes nuances, n'ont jamais critiqué la technocratie, c'est qu'ils en font sociologiquement partie. Ils ne peuvent pas se voir, même si cet aveuglement est intéressé. L'arbre du capitalisme leur cache la forêt de l'industrialisme. C'est qu'ils voient un bienfait dans l'emballement technologique et que la théorie marxiste n'avait pas prévu l'avènement de la technocratie, dans sa prophétie du duel final entre l'immense prolétariat paupérisé et la minuscule ploutocratie capitaliste. C'est enfin que Marx n'a vu dans la révolte luddite qu'une rage infantile – voire réactionnaire - du nouveau prolétariat industriel. Or Marx avait tort, et Ludd avait raison.

L'idéologie technocratique est née sous le terme d'« *industrialisme* », en même temps que la classe qui l'incarnait, et sous la plume du Français Saint-Simon (1760-1825), l'un des maîtres à penser de Marx, dont l'idéal résumé par Engels était de « remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses ». Ce qui à l'époque d'Internet (le *filet*), du *smartphone* (le téléflic) et du QR-code (*Quick response code*) frise le fait accompli.

Saint-Simon avait connu son quart d'heure de célébrité en faisant remarquer que le pays ne perdrait rien avec la disparition subite de la caste politique (princes, préfets, évêques, pairs du royaume et présidents de la cour de cassation). « Le peuple en serait fort triste, car il a le cœur bon. Mais si disparaissaient les cinquante plus grands industriels, les cinquante plus grands savants, les cinquante meilleurs artisans, la nation serait détruite. » Ce qui était pointer la nouvelle aristocratie sans lui donner son nouveau nom.

Six mois après son coup d'Etat, Lénine expose sa ligne économique dans la *Pravda* du 5 mai 1918. Il s'agit de construire « un capitalisme d'Etat industriel », sur « le modèle de l'Allemagne et des trusts », en s'appuyant sur « les spécialistes-techniciens ou organisateurs, moyennant des salaires élevés » et à l'aide de « méthodes barbares » pour « combattre la

barbarie ». Si l'on s'en tient aux faits – *têtus* - comme disait Lénine, c'est le parti de la technocratie qui a pris le pouvoir et qui exerce la pire dictature jusque-là connue, *au nom de* la classe ouvrière et *sur* la classe ouvrière. Le révolutionnaire Makhaïski a vu les faits sur le vif, à travers les mots, lui qui dénonce *l'intelligentsia* exploiteuse des *capitalistes du savoir* : fonctionnaires, directeurs, organisateurs, bureaucrates, scientifiques, spécialistes, ingénieurs, techniciens, chimistes, agronomes, contremaîtres, cadres, comptables, gérants, etc. Les futurs *apparatchiks* de la *nomenklatura*, reconvertis plus tard en oligarques et *Nouveaux Russes*. Ludd avait raison, mais les léninistes ont eu raison de Ludd. Les paysans et les ouvriers russes sont broyés par la machine technocratique qui forge en vingt ans la deuxième puissance industrielle du monde, avant de s'effondrer en 1989, face à la concurrence extérieure (américaine), et à la contestation intérieure (populaire).

La technocratie existait avant d'être nommée, de se connaître elle-même et d'être connue des autres. La Première Guerre mondiale, la Grande Guerre industrielle et de matériel, est l'équivalent inaperçu de sa révolution ; l'occasion et le moment d'émergence politique de la classe technocratique, en tant que telle et consciente d'elle-même, dans tous les pays industriels où elle ne se développait jusqu'alors, depuis plus d'un siècle, que dans l'ignorance à peu près générale.

C'est donc aux Etats-Unis et sous la plume de William Henry Smith que surgit en 1919 ce « mouvement technocratique » ès-qualité. Et des Etats-Unis qu'il se diffuse dans le monde, à travers « l'américanisme ».

Smith avait eu des précurseurs (qui n'en a pas ?), notamment Edward Bellamy (1850-1898) et H.G. Wells (1866-1946), mais c'est lui qui donne son nom à la technocratie et qui théorise *l'économie totale* à la sortie de la Grande Guerre. Cependant que Thorstein Veblen, l'auteur de la *Théorie de la classe de loisirs*, appelle à la formation de « soviets d'ingénieurs » et à la révolution technocratique contre le capitalisme financier. Que Henry Ford, l'ingénieur et industriel emblématique du XXe siècle impose le *fordisme* et le *pacte fordiste* à travers ses livres et ses méthodes de production - sa version personnelle du technocratisme. Que Howard Scott, enfin, l'agitateur, lance dans les années 30 un mouvement technocratique de masse, avec parades, uniformes, organisation para-étatique, groupant des centaines de milliers d'adeptes, avant d'être absorbé par le *New Deal* et noyé dans l'effort de guerre.

Mais l'irruption et l'exubérance technocratiques, couplées à celles des masses en mouvement, caractérisent la période dans nombre de pays ; exaltation de la guerre, de la vitesse, de la violence, des machines, de l'électricité, des paquebots, aéronefs, stades et *Métropolis* ; fascisme et futurisme italiens ; bolchevisme, futurisme et cosmisme russes ; « modernité réactionnaire » (Jeffrey Herf)⁴ et national-socialisme allemands (Ernst Jünger, *Le Travailleur*. Luddendorf, *La mobilisation totale*).

En France, des groupes et des individus fraient la voie à « L'Esprit nouveau » (Apollinaire), à « l'esprit industriel, mécanique et scientifique » (de Gaulle), au « planisme » (Philippe Lamour, Le Corbusier), au « néo-socialisme » (Marcel Déat), directement inspiré de Saint-Simon, Comte, Durkheim. Le groupe « X-crise » de Polytechnique (1931, Alfred Sauvy, Jean Coutrot), attise ce mouvement technocratique qui traverse le Front populaire, l'Etat de Vichy et les républiques d'après-guerre. Georges Lamirand célèbre *Le rôle social de l'ingénieur* (1932) et de Gaulle plaide pour *L'Armée de métier* - de techniciens (1934) ; en attendant d'accomplir ses propres plans : l'ENA, le CEA, la Bombe, les autoroutes, les cités, les centres commerciaux, etc.

⁴ Cf. Jeffrey Herf, *La modernité réactionnaire*, L'Échappée, 2018

Organisation totale, mobilisation totale, fonctionnement total. Plan Manhattan, débuts de la cybernétique et de l'informatique, essor du capitalisme technologique et technocratique.

Un siècle après le Coup d'Octobre, les spectres du communisme, les Négri, Badiou, Mélenchon et leurs sous-produits (*Vacarme*, *Multitudes*, Comité « invisible », etc.), n'ont rien appris ni oublié. Néo-futurisme, néo-bolchevisme de l'avant-garde de la technocratie qui « rêve d'expansion au-delà des limites de la Terre et de notre forme corporelle immédiate ». Et qui répète :

« Le socialisme est impossible sans la technique du grand capitalisme, conçue d'après le dernier mot de la science la plus moderne, sans une organisation d'Etat méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. Nous les marxistes, nous l'avons toujours affirmé ; quant aux gens qui ont été incapables de comprendre au moins cela (les anarchistes et une bonne partie des socialistes-révolutionnaires de gauche), il est inutile de perdre deux secondes à discuter avec eux » (Manifeste de l'Accélérationnisme, *Multitudes* n°56, été 2014).

Il s'agit toujours de se mettre à l'école du techno-capitalisme le plus avancé, celui de la *Silicon Valley*, pour « s'approprier les moyens de production et d'échange » (les NBIC, Internet, les réseaux, les *fablabs*, les *big data*, l'usine automatique). De « dépasser » le cyber-capitalisme pour lui substituer « la machine à gouverner » : le cyber-communisme des technocrates. Et comme il y a un siècle, ils sont prêts à employer des « méthodes barbares » pour « combattre la barbarie » - les réfractaires à la destruction du vieil homme et du vieux monde, de nos restes de nature et d'humanité.

Le transhumanisme est l'idéologie de la technocratie à l'ère des « technologies convergentes » (NBIC). Le mot apparaît en 1957 sous la plume du biologiste Julian Huxley pour remplacer celui d' « eugénisme », discrédité par le nazisme. L'emballage des NBIC nous mène au règne machinal et à l'incarcération de l'homme-machine dans le monde-machine. C'est là que nous en sommes.

Classe centrale, classe puissante, en quantité et en qualité, des sociétés technologiques avancées, au moment de leur unification planétaire, la technocratie élimine les autres classes - paysans, ouvriers, boutiquiers, employés de bureaux, des guichets, du commerce - qu'elle remplace par des machines pilotées à distance (cybernétique). Cette élimination atteignant désormais de multiples professions libérales (droit, presse, médecine, comptabilité), et de métiers du soin et de l'enseignement (infirmiers, aides-soignants, enseignants), évincés par des algorithmes, des logiciels, des automates et des robots.

Ainsi la recherche de « retour », de rendement financier, pourrait disparaître sous le régime technocratique, en tant que moteur de l'accaparement, au profit de celle des *moyens directs* de la puissance tels que les poursuivent les transhumanistes : c'est-à-dire des machines, des « engins de création » de Drexler et de l'*auto-machination*. En clair, la transformation du corps par ingénierie génétique et hybridation électromécanique⁵.

Voici plus de trente ans que, dans le sillage de Gorz⁶ des penseurs annoncent la sortie du

⁵ Eric K. Drexler, *Engins de création, l'avènement des nanotechnologies*, Vuibert, 2005

⁶ Cf. A. Gorz, *Adieux au prolétariat-Au-delà du socialisme*, Galilée, 1980 ; *Les chemins du Paradis (l'agonie du capital)*, Galilée, 1983 ; *L'immatériel*, Galilée, 2003

capitalisme, sous la poussée de l'automatisation et la chute des taux de profit. Ainsi se réaliserait, disent-ils, la prophétie de Marx dans ses *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857) sur l'avènement du communisme, issu des flancs de la vieille société⁷. Rien n'interdit en effet un « capitalisme collectif », un capitalisme sans capitalistes, un capitalisme d'Etat par exemple – voyez l'URSS et feues les « entreprises d'Etat », en France - mais aussi le dirigisme étatique du capitalisme américain ou chinois. La mode, chez nos penseurs, étant plutôt au capitalisme participatif, coopératif, avec distribution de revenus à tous les cyborgs, suivant des modalités plus ou moins généreuses, afin de conserver à la Machine des consommateurs solvables. Bref, la *creative class* des *start up* s'intégrant aux robots dans une machine sociale au fonctionnement optimal. Le cyber-communisme naissant du capitalisme technologique de la Silicon Valley et « le dépassant ».

Cyber-communisme ou cyber-capitalisme, ce qui compte ici, c'est le changement de *moyens*. La conversion du capital en machines. Ce n'est pas la première fois que l'on voit changer les moyens de la puissance. Le capital lui-même n'était que la conversion du cheptel, des têtes (*caput*) de bétail en signes et vecteurs de puissance. Nous en gardons la trace dans la *pécune*, la richesse en bétail – puis en argent – issue de l'indo-européen *peku*, « troupeau ». Bref, nous connaissons assez l'histoire pour savoir que la bourgeoisie et le capitalisme industriel n'ont pas toujours existé ni régné, et pour imaginer qu'ils ne soient pas, ni ne règnent, toujours ; mais à quoi bon, si doit leur succéder une technocratie libertarienne ou communiste ? Voire le règne machinal de l'espèce supérieure des *cybernanthropes* ? C'est de quoi il est ici question.

Marius Blouin
Janvier 2023

⁷ Traduction Roger Dangeville, 2 vol. Paris, éditions Anthropos, 1967